

3

# LES PAGES

DU

## DUC DE VENDOME,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DIEU-LA-FOI ET GERSIN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR  
LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.



A BRUXELLES,

CHEZ J.-B. DUPON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

*Et chez les principaux libraires du royaume.*

—  
1827.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Duc de VENDÔME . . . . .	M. VERTPRÉ.
Le Comte de MURET . . . . .	M. ÉDOUARD.
MARIMON, vieux Colonel, borgne et manchot. . . . .	M. FICHET.
VICTOR, Fils de Marimon. . . . .	Mme HERVEY.
AUGUSTE. . . . .	Mlle MINETTE.
EUGENE . . . . .	Mlle BETZI.
CINQ PAGES.	
Mme DE SAINT-ANGE . . . . .	Mme BODIN.
ÉLISE, sa Nièce . . . . .	Mlle ARSÈNE.
OFFICIERS ET SUITE DU DUC.	

---

*La Scène est dans un Hameau de Castille,  
devant la Maison de Madame de Saint-Ange.*

# LES PAGES DE M. DE VENDOME.

.....

## SCÈNE PREMIÈRE.

(*Quelques arbres et des bancs de gazon sont placés sur la droite, en face de la maison. Il fait nuit : l'ouverture annonce un bruit de guerre.*)

ELISE, M<sup>me</sup> DE SAINT-ANGE.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! mon enfant, ne voyez-vous rien ?

ÉLISE, *au fond du théâtre.*

Rien, ma tante : le bruit du canon a même cessé de se faire entendre.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Ah ! mon Dieu, quelle effroyable chose que la guerre ! Quand une fois c'est commencé, cela ne finit plus. Ah ! si les femmes s'en mêlaient, ça n'irait pas ainsi.

AIR : *Vaudeville de Claudine.*

Entre hommes, lorsque la guerre  
A commencé son fracas,  
Son audace meurtrière  
S'accroît au sein des combats.  
Avec nous, bien plus bornée  
Dans ses projets inhumains,  
Toute guerre est terminée  
Sitôt qu'on en vient aux mains.

( 4 )

ÉLISE, *accourant.*

Qu'est-ce que vous dites donc, ma tante ?

MAD. DE SAINT-ANGE.

Je dis, mademoiselle, que cela ne vous regarde pas — Rentrons : la nuit s'avance, et il n'est pas probable que M. le duc de Vendôme arrive à l'heure qu'il est.

ÉLISE.

Bah ! des Français ! est-ce qu'ils n'arrivent pas toujours ? — D'ailleurs, la lettre de M. le Duc n'est-elle pas positive ?

MAD. DE SAINT-ANGE.

Non, non : elle ne dit pas positivement qu'il arrivera ce soir.

ÉLISE.

Oh ! par exemple, ma tante, je suis bien sûre du contraire.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Vous, mademoiselle ? et comment ?

ÉLISE.

N'est-ce pas M. Victor, son Page, qui a écrit la lettre ?

MAD. DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

ÉLISE.

Cela prouve que M. Victor sait bien ce qu'il écrit.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! mademoiselle, relisons ce qu'il écrit.

ÉLISE.

Oh ! ma tante, de tout mon cœur.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Heureusement la lune éclaire assez pour cela. (*Elle lit*) : « Ma belle dame (*à Elise*), il y a longtemps que M. le Duc me connaît. (*Elle lit.*) « J'espère » joindre demain l'ennemi dans vos cantons, et lui » livrer bataille.

ÉLISE, lisant à part une lettre qu'elle a tirée de son sein.

» Chère Elise, demain nous battons les Anglais.  
» Si Dieu m'aide, la journée ne se passera pas  
» sans avantage pour nous. A six heures, ils seront  
» vaincus.

MAD. DE SAINT-ANGE.

» Et je profiterai de quelques heures de repos,  
» que je donnerai à mes troupes, pour aller vous  
» présenter mon respect.

ÉLISE, parlant un peu haut.

» A huit heures, je serai à vos pieds. »

MAD. DE SAINT-ANGE.

Comment, comment, à mes pieds ?

ÉLISE, embarrassée.

Sans doute, ma tante. N'est-ce pas ainsi que le respect se prouve ?

AIR : *J'ai ou partout dans mes voyages.*

C'est partout la mode établie ;  
A nos pieds , l'homme circonspect ,  
Sans nulle honte s'humilie ,  
Pour mieux témoigner son respect.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Cette preuve est un peu suspecte ,  
J'en sais plus que vous ne croyez :  
Depuis trente ans on me respecte ,  
Et personne n'est à mes pieds.

Au reste, vous avez votre part des respects, des attentions de M. le Duc : votre père, en mourant sous ses drapeaux, lui a légué ses droits sur vous, et il ne cesse de s'occuper de votre bonheur. Descendant d'Henri IV, il est brave et bon comme lui, et je ne doute pas que ses succès ne nous rétablissent bientôt dans les propriétés que l'ennemi nous a enlevées.

ÉLISE.

Oui, mais il veut me marier à ce grand comte de Muret que je n'aime pas du tout.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Comment, vous ne l'aimez pas ?

ÉLISE.

Eh ! mon Dieu non : il a l'air si...

MAD. DE SAINT-ANGE.

Quoi donc ?

ÉLISE.

Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il est un peu...

MAD. DE SAINT-ANGE.

Non, mademoiselle, les grands seigneurs ne sont jamais ce que vous dites. D'ailleurs c'est un protecteur de plus que nous avons.

ÉLISE,

Bah ! oui, monsieur ; ou, oui, madame ; voilà tous ses complimens : et puis je ne sais comment il fait, il tourne toujours ses marches, ses combats, ses canons vers ce hameau ?

MAD. DE SAINT-ANGE.

C'est par protection, mon enfant.

ÉLISE.

Oh ! bien, ma tante, je ne me ferai jamais à ses manières.

AIR : *de la Pipe de tabac.*

Il m'aborde d'un air timide.

MAD. DE SAINT-ANGE.

C'est de la magnanimité.

ÉLISE.

A rire rien ne le décide,

MAD. DE SAINT-ANGE.

C'est le ton de la dignité.

ÉLISE.

Il baise ma main, il soupire.

MAD. DE SAINT-ANGE.

C'est le signe de la faveur.

ÉLISE.

Puis après il ne sait que dire.

MAD. DE SAINT-ANGE.

C'est là l'esprit de sa grandeur.

( *On entend un bruit de trompette.* )

Oh ! mon Dieu , qu'est-ce que j'entends. — C'est sans doute Monseigneur.

ÉLISE.

Assurément c'est lui. — Quand je vous disais que M. Victor ne se trompait jamais. — Quel bonheur ! je vais le voir.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC DE VENDOME, MURET ,  
MARIMON , ÉTAT-MAJOR DU DUC.

LE DUC.

Vous voyez, mesdames, que je suis de parole. L'ennemi a eu la bonté de me laisser le champ libre jusqu'à vous, et ces messieurs n'ont pas peu contribué à l'engager à cette politesse.

MARIMON.

Monseigneur, avec un maître de cérémonie tel que vous, l'ennemi est bien forcé d'être poli.

ÉLISE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! il n'y est pas.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Il est certain que Monseigneur n'a qu'à demander, et l'on se fait un plaisir de lui céder tous les postes qu'il désire.

M. DE MURET, *saluant.*

Oui, madame.



ÉLISE.

Aussi toute la Castille retentit de la valeur de  
M. le Duc.

M. DE MURET, *de même.*

Oui, mademoiselle.

ÉLISE.

Oui ; monsieur le comte , et sa gloire...

LE DUC.

De grâce , ma chère Elise.

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

Cessez de parler de ma gloire ,  
Mes soldats font tous mes succès ;  
C'est commander à la victoire  
Que commander à des Français :  
Telle est la valeur qui les guide ,  
Que chacun , sommé par son roi ,  
De nommer le plus intrépide ,  
Peut hardiment dire : C'est moi !

MARIMON.

Sans même en excepter les Gascons.

LE DUC.

Oui, messieurs, vous avez tous fait votre devoir.  
Comte de Muret, en attendant une plus douce ré-  
compense, le Roi vous fait son lieutenant-général.

M. DE MURET, *saluant.*

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Vous, marquis de Franclieu, acceptez le gouver-

nement de la Castille, et faites en sorte que les Castillans ne sentent pas que c'est un étranger qui les commande.

FRANCLIEU.

Ah ! mon prince.

LE DUC.

Pour toi, brave Marimon...

MARIMON.

Moi, rien.

LE DUC.

Comment? rien.

MARIMON.

Eh! non, morbleu! que me manque-t-il? Depuis quinze ans j'ai l'honneur d'être votre ami, votre compagnon d'armes, je choque la botte avec vous, et vive la guerre! Vous vous êtes chargé de mes deux fils; l'un est déjà dans vos pages, l'autre doit y entrer à la première place vacante: en Allemagne, j'ai perdu un bras pour vous, un œil en Italie, ma femme en Espagne, que diable puis-je gagner de plus?

LE DUC.

Il faut faire votre fortune, monsieur.

MARIMON.

Dieu m'en garde, monseigneur.

AIR: *Vaudeville d'Alcibade.*

Hormis mon honneur, je n'ai rien,  
Et je passe gaiement la vie;  
Si par malheur j'ai quelque bien,  
Chacun va me porter envie.

Calomnié , souvent trahi ,  
L'homme riche a beau se défendre ;  
Il tombe , et l'on prend son parti ,  
Quand on n'a plus rien à lui prendre.

LE DUC.

Homme étrange ! sais-tu bien que tes refus continuels me fatiguent. Le roi m'a chargé de récompenser tous ses braves , que veux-tu que je lui réponde ?

MARIMON.

Que Marimon n'a rien voulu.

*AIR : Fanfare de Saint-Cloud.*

Les dons du prince et les vôtres  
Ne valent pas mon honneur :  
Gardez vos bienfaits pour d'autres ,  
Je suis payé par mon cœur.  
Si j'ai fait du bien , silence !  
Assez de gens ici bas  
Veulent qu'on les récompense  
De celui qu'ils ne font pas.

LE DUC.

Eh bien ! monsieur , apprenez qu'un détachement anglais s'est réfugié à deux lieues d'ici , dans le château de Bormida : je comptais vous confier le soin d'aller , cette nuit même , le débusquer , mais...

MARIMON.

Je m'en charge , monseigneur.

M. DE MURET.

Et vous n'irez pas seul.

MARIMON.

Ce sera plutôt fait.

UN OFFICIER , en entrant.

Monseigneur, votre tente est disposée.

LE DUC.

Il suffit : que l'on dise à mes pages, dès qu'ils arriveront, que je remonterai à cheval dans six heures. — Vous, mesdames, permettez que je vous remercie de la bonté que vous avez eue de veiller pour moi. J'étais bien aise de vous faire part de mes démarches au sujet de vos propriétés : j'ai adressé une demande au général ennemi, et j'en espère beaucoup.

ÉLISE.

Comment, monseigneur, vous vous êtes adressé au général Stanhope ?

LE DUC.

Pourquoi non ?

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

L'ennemi pressé par mes armes,  
Plus d'une fois m'a résisté ;  
Mais parlant au nom de vos charmes,  
Je suis bien sûr d'être écouté.  
Rassurez-vous, aimable Élise,  
À vos vœux il sera soumis ;  
En vain la guerre nous divise,  
La beauté n'a point d'ennemis.

( *Il sort et les dames rentrent chez elles.* )

### SCÈNE III.

MARIMON, M. DE MURET, etc.

MARIMON.

Allons, Marimon, courage, voilà une nouvelle oc-

casion de gloire pour toi, mais m<sup>or</sup>bleu, sauve ton bras et ton œil, car sans cela tu serais forcé de recevoir la pension. — Messieurs, êtes-vous prêts?

M. DE MURET.

Partons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR.

Eh ! c'est mon père.

MARIMON, *embrassant Victor.*

Pardon, messieurs, la nature. — Mille bombes, comme tu sens la poudre à canon, embrasse-moi encore.

VICTOR.

Ma foi, mon père, c'est que nous y étions.

MARIMON.

Je vous ai vu, monsieur, vous et votre frère ; et vous vous exposiez beaucoup plus qu'il ne convient à deux étourdis de votre âge.

VICTOR.

Bah ! ne faut-il pas faire son chemin ?

MARIMON.

Sans doute, mais avec prudence et modération.  
(*A part.*) Il faut le retenir ou je le perdrais.

VICTOR, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! la prudence.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Voilà bien le mot ordinaire :  
Que de gens on voit, en effet,  
En amour, ainsi qu'à la guerre ,  
Arriver lorsque tout est fait.  
Mais ce n'est pas mon caractère ,  
Et je vous le dis sans détour ;  
J'aime en guerre comme en amour ,  
A trouver quelque chose à faire.

MARIMON, *à part.*

Il est charmant ! (*Haut.*) Mais , monsieur , on ne se jette pas tout seul au-devant d'une batterie.

VICTOR.

Eh ! qu'y a-t-il à craindre !

AIR : *D'une Abeille toujours chérie.*

MARIMON.

Du canon l'horrible secousse ?

VICTOR.

C'est ce qui nous fait avancer.

MARIMON.

Les balles ?

VICTOR.

C'est ce qui nous pousse.

MARIMON.

La baïonnette ?

VICTOR.

Fait percer.

MARIMON.

Mais les bombes ?

VICTOR.

On les évite.

MARIMON.

Et si sur vous tombent leurs feux ?

VICTOR.

Eh bien ! mon père , on meurt plus vite.

MARIMON.

Oh ! comme il est ambitieux !

VICTOR.

Oui , mon père , et vos craintes ne me feront jamais changer d'avis.

*AIR : de la Ronde.*

En guerre , ces aventures  
Servent à désennuyer.  
Les coups de feu , les blessures  
Sont les roses du métier.  
Sans la peine où l'on se livre ,  
Vraiment on n'y tiendrait pas :  
Et ce qui nous y fait vivre ,  
C'est l'espoir d'un beau trépas.

MARIMON.

Vous verrez , messieurs , que ce petit drôle sera général avant moi.

VICTOR.

Eh bien , mon père , tant mieux pour vous : je vous ferai mon aide-de-camp : je supprimerai les arrêts , les chambres de discipline ; je payerai les dettes des pages , et ils se marieront quand ils voudront.

MARIMON.

Comment , comment , ils se marieront. Est-ce que par hasard vous auriez quelque amour dans la tête ?

VICTOR.

Mon père....

MARIMON.

A la bonne heure. — M. de Vendôme vous accorde six heures de repos dans ce village, tâchez d'en profiter.

VICTOR.

Je viens ici tout exprès.

MARIMON.

Et pour me délasser aussi, je vais tâcher de débarrasser le colonel Stanhope du château de Bormida. Adieu, mon enfant; rejoignez vos camarades et passez une nuit tranquille, si vous le pouvez.

AIR : *Pas de charge.*

Ici ne faites point de bruit,  
 Ne forcez point de grille,  
 Du voisin ménagez le fruit,  
 Et la femme et la fille.  
 Le jour, buvez, chantez, aimez,  
 Puisque vous êtes pages :  
 Mais du moins lorsque vous dormez,  
 Mes amis, soyez sages.

## SCÈNE V.

VICTOR, *seul.*

Dieu merci, me voilà maître du terrain. J'ai six heures entières pour m'occuper de mon amour, n'en perdons pas une minute, et pour mieux saisir l'occasion de parler à ma chère Elise, campons en ce lieu même : je déroute, par ce moyen, tous ceux qui pourraient être étonnés de me trouver ici. (*À la cantonnade.*) Holà, hé, mes amis. — Mais si M. le duc de Vendôme.... Oh! non, il est fatigué, il ne fera pas cette nuit la revue des postes. — Quant à mon rival,



je ne le crains pas : il est protégé par M. le Duc ; moi ,  
je le suis par la demoiselle ; il est riche et grand  
seigneur, je ne suis que pagé, je dois passer avant lui.

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, EUGÈNE, ET CINQ  
AUTRES PAGES.

(*Ils traînent après eux tous les objets nécessaires  
pour dresser une tente ; les deux premiers por-  
tent des drapeaux ennemis.*)

VICTOR.

Eh bien ! morbleu , arrivez donc.

TOUS.

AIR : *Et gai, gai, gai, mon officier.*

Et gai, gai, gai, faisons les fous ,  
C'est le droit de notre âge ;  
Rions, chantons, amusons-nous ,  
Et nargue des jaloux.

AUGUSTE.

La raison, dit le sage,  
Est un fruit de l'hiver ,  
Le cueillir au jeune âge ,  
C'est le cueillir trop vert.

TOUS.

Et gai, gai, etc.

VICTOR.

Fort bien ; mais...

EUGÈNE.

Déjà tout à mon aise ,  
Là-haut dans ces vergers ,

J'ai rossé deux Nicaise  
Et pris quatre baisers.

TOUS.

Et gai, gai, etc.

VICTOR.

Soit, mais....

AUGUSTE.

Moi, pour voir sans entrave  
La fille du meûnier,  
J'ai mis le père en cave  
Et la mère au grenier.

TOUS.

Et gai, gai, etc.

VICTOR.

Ah! ça, finirez-vous? Est-ce qu'il n'est pas temps  
que vous dormiez?

AUGUSTE.

C'est donc ici que tu veux nous camper?

VICTOR.

Sans doute, cet endroit est charmant. Voyez ces  
arbres, ce coteau, cette croisée.

AIR : *Je suis heureux en tout, Mademoiselle.*

Au doux sommeil, la riante verdure,  
L'onde qui murmure,  
Et puis la nature  
Donnent plus d'appas.

AUGUSTE.

Es-tu donc fou? Qu'importe la verdure,  
L'onde qui murmure,  
Et puis la nature  
A qui n'y voit pas?

VICTOR.

N'importe, ici l'on est bien.

TOUS.

Bien.

( Ils plantent des piquets pour dresser leur tente. )

Plantons les piquets que tu tiens.

TOUS.

Tiens.

Où mettrons-nous ces trois là ?

Là.

Le plaisir en tous lieux dépend

Pan.

Du choix adroit du moment.

Pan.

Et du poste que l'on prend.

Pan.

EUGÈNE, à Victor.

Ah ! je comprends le motif de ton zèle ;

Près de quelque belle ,

Une ardeur nouvelle

T'attire en secret.

Et tu nous fais , honnêtes sentinelles ,

Au pied des tourelles ,

En amis fidèles ,

Planter le piquet.

VICTOR.

Que vous importe ? N'avez-vous pas fait vos rencontres ? Je veux faire les miennes.

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

Grimpons sur l'arbre que voici.

AUGUSTE.

Moi, je monte sur celui-ci.

EUGÈNE.

Et moi j'y monte aussi.

TOUS.

Ma foi, nous y voici.  
Aux branches de tous ces ormeaux,  
Amis, attachons ces anneaux.

VICTOR.

Mais découvrons ce coin.

AUGUSTE.

A quoi bon un tel soin ?

VICTOR.

J'aime fort à voir le matin  
La fraîche rose ouvrant son sein.

TOUS.

Quelles raisons fades !

AUGUSTE, EUGÈNE.

Le soleil naissant t'éveillera,  
T'éblotira.

VICTOR, montrant la croisée d'Élise, qui est de  
l'autre côté du théâtre.

Si l'astre vient de là,  
Gn'y a pas de mal à ça,  
Camarades,  
Gn'y a pas de mal à ça.

AUGUSTE.

Ma foi, voilà une tente digne d'un roi.

EUGÈNE.

Il ne manque qu'un tapis pour dormir plus à son  
aise.

VICTOR.

Un tapis ? (*Prenant les drapeaux qui sont posés*

*contre la tente.*) Tenez, Messieurs, en voilà que bien des rois ne peuvent pas se procurer.

AIR : *Si je meurs , que l'on m'enterre.*

Hâtons-nous de nous étendre  
Sur ces guidons , ces drapeaux.  
Nous courûmes pour les prendre ,  
Ils nous doivent du repos.  
C'est un vrai lit de parade,  
Et puisque l'Ang'ais s'enfuit ,  
Ce n'est pas le plus malade ,  
Messieurs , qui garde le lit.

*( Pendant ce couplet , les Pages arrangent les drapeaux sous la tente. )*

EUGÈNE.

Bonsoir la compagnie.

AUGUSTE ; *il se couche.*

Messieurs, j'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit.

VICTOR.

Sans façon , messieurs, *( Il reste à l'entrée de la tente. )* Voilà ce que c'est ; la fatigue de la bataille les aura bientôt endormis. *( Il s'avance sur le devant de la scène. )* Nous, essayons d'informer Elise que je suis ici. — Mais le moyen ? Eh ! parbleu , chantons. Si Elise ne m'entend pas , j'aurai du moins l'avantage d'endormir mes camarades, il n'y aura rien de perdu.

AIR : *nouveau de Doche.*

Un page aimait la jeune Adèle ;  
Mais la patrie arme son bras ;  
Tout Français , quand l'honneur l'appelle,  
Est prompt à voler aux combats.

Bien plus prompt, après la victoire,  
Peut-il tarder à revenir ?  
Il joint aux ailes de la gloire  
Les ailes du plaisir.

LES PAGES, *en chœur.*

Mon Dieu, quel sot plaisir !  
Ne peux-tu nous laisser dormir ?

VICTOR.

Paix donc, paix donc, je vais finir.

(*Même air.*)

La nuit, rôdant sous la tourelle  
Qui cache un objet plein d'appas,  
Il chante, il soupire, il appelle ;  
Mais Adèle ne l'entend pas.  
Alors il maudit sa victoire ;  
Hélas ! que va-t-il devenir ?  
A-t-il donc, pour un peu de gloire,  
Perdu tout son plaisir ?

LES PAGES, *en chœur.*

Ne peux-tu nous laisser dormir ?

VICTOR.

Allons, allons, je vais finir.

ÉLISE, *à travers la croisée.*

(*Même air.*)

Adèle a reconnu son page,  
Tout son cœur en a tressilli ;  
Mais de l'honneur, la voix plus sage  
L'enchaîne, hélas ! loin d'un ami.  
Quand il courut à la victoire,  
Adèle fut prête à mourir ;  
L'amour console de la gloire,  
L'amour fut son plaisir.

(*Elise se retire.*)

VICTOR.

Ah ! chère Elise , avec quelle impatience j'attendais ce fortuné moment. Je puis donc vous dire que je vous aime ; que je n'ai cessé de penser à vous au bivouac , aux arrêts. Dans la mêlée , je ne voyais que vous. Au milieu des bombes , je n'entendais que vous... Hein ? quoi ? Eh bien ! vous ne dites mot... O ciel ! ne pourrait-elle plus m'entendre ? Ce balcon peut me rapprocher d'elle... Eh , vite à l'escalade.

AIR : *Adieu , je vous fuis , bois charmans.*

Elise ne peut s'en fâcher ,  
L'amour excuse mon audace ;  
Au guerrier peut-on reprocher  
De pénétrer dans une place ?  
Non , non , les femmes , Dieu merci ,  
Sur ces marches n'ont plus d'alarmes ,  
On ne serre un tel ennemi  
Que pour mieux lui rendre les armes.

( *Elise se retire.* )

( *Il monte au balcon qui se trouve un peu éloigné de la croisée d'Elise.* )

M'y voilà... Diable , j'en suis encore loin... Elise ? — Que vois-je ? une lumière ! elle s'approche. Oh ! malheureux ! c'est M. le Duc , et je n'ai pas le temps de descendre.

( *Il se tapit derrière le balcon.* )

## SCÈNE VII.

VICTOR , sur le balcon ; LES PAGES sous la tente ; LE DUC DE VENDOME.

LE DUC.

Les postes sont bien gardés , et je suis tranquille. ( *Il s'avance.* ) Mais qu'est-ce ? une tente ? ici ?

UN DES OFFICIERS.

Oui, monseigneur, celle de vos pages.

LE DUC.

Mes pages ? Qui donc leur a ordonné.... Il suffit, messieurs, retirez-vous.

VICTOR, *à part.*

Oh ! mon dieu, il reste.

LE DUC.

Je ne me suis pas trompé : j'ai reconnu la voix d'Elise.

VICTOR.

Est-ce qu'il viendrait chanter aussi ?

LE DUC.

L'honneur de cet enfant m'est confié. Qui sait si quelqu'un de ces espiègles n'aurait pas été assez téméraire...

VICTOR, *à part.*

Aye, aye, aye.

LE DUC.

Oh ! non : la raison d'Elise me rassure. Cependant le mot d'amour est sorti de sa bouche.... Se pourrait-il que son cœur fût engagé ? et que mon pauvre comte de Muret...

VICTOR, *à part.*

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Silence : l'indiscret qui a provoqué ses chants n'est sans doute pas loin,



VICTOR, *à part.*

C'est vrai.

LE DUC.

Ils auront peut-être encore quelque chose à se dire.

VICTOR.

Non pas.

LE DUC.

Et à la faveur de l'ombre épaisse que jette ce balcon.

VICTOR.

Je me sauve. (*Il court se cacher sous la tente, lui sautant par-dessus la tête.*)

LE DUC, *entendant du bruit.*

Ah !... on descend de cette croisée.... on entre dans la tente... C'est un page : holà ? Que fais-je ? compromettre par un éclat la réputation d'Elise ? lui apprendre qu'elle a fait une faute pour l'entraîner à en faire une autre ? — Non : mais il faut trouver le coupable, et j'ai pour le découvrir un moyen assuré. Il croit vainement à la faveur de l'obscurité se dérober à mes recherches : son cœur va le trahir.

ÉLISE, *paraissant à la croisée.*

AIR : *de Stratonice.*

O ciel ! que va-t-il faire ?

Hélas ! hélas !

A sa colère

Victor n'échappera pas.

LE DUC.

(*Il entre sous la tente et met la main sur le cœur de ses pages.*)

Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, ce n'est pas lui.  
(*S'approchant de Victor.*) Je le tiens. (*Pendant ceci,  
l'orchestre continue le trio de Stratonic.*) Et cette  
aiguillette que je lui enlève servira au jour pour le  
connaître et le punir. Allons donner des ordres en  
conséquence. (*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

VICTOR, ELISE, à la croisée ; LES PAGES,  
sous la tente.

VICTOR.

Monseigneur, je vous remercie, si c'est ainsi que  
vous habillez vos pages...

ÉLISE.

Imprudent, que vous est-il donc arrivé ?

VICTOR.

Ah ! chère Elise, je suis perdu ; mais c'est égal ; je  
vous vois et je suis le plus heureux des hommes.

ÉLISE.

Mais encore ?

VICTOR.

Monseigneur vient de m'enlever mon aiguillette.

ÉLISE.

Ah ! comment éviter sa colère !

VICTOR.

Ma foi je n'en sais rien. Que dis-je ? L'excellente  
idée ! J'ai trouvé ce qu'il me faut.

ÉLISE.

Quoi donc ?

( 27 )

VICTOR.

Un moyen infallible pour tromper M. le Duc.

ÉLISE.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Encore, hélas! quelque imprudence.

VICTOR.

Il faut profiter du moment.

ÉLISE.

Une nouvelle extravagance  
Va nous perdre plus sûrement.

VICTOR.

Daignez vous rassurer, ma chère,  
Mes moyens ne sont pas nouveaux ;  
Je fais ce qu'on faisait naguère,  
Je prends et je fais des égaux.

( *Il détache les aiguillettes de tous ses camarades  
et les met dans sa poche.* )

Voilà ce qui nous sauve. — De la discrétion avec  
votre tante, mystère impénétrable avec M. le Duc,  
et amour pour moi, c'est tout ce que je vous demande.

ÉLISE.

Et tout ce que je vous promets.

( *On entend de loin un roulement de tambour, Elise  
rentre, et Victor se met sous la tente.* )

VICTOR.

Roule, roule, tu n'en sauras ni plus ni moins.  
( *Le jour commence à paraître.* )

SCÈNE IX.

LES PAGES, *sous la tente*, LE DUC DE VENDOME, M. DE MURET, etc.

LE DUC, *à part*, à Muret.

Comte de Muret, faites venir mes Pages; remarquez celui qui sera sans aiguillettes : vous l'emmenerez dans votre tente où vous le consignerez.

M. DE MURET.

Oui, monseigneur. Les pages de son altesse ?

VICTOR, *se levant*.

Eh ! camarades.

LES PAGES.

(*Ils se réveillent, se placent tous devant leur tente.*)

Nous voici à vos ordres, mon général.

LE DUC, *étonné*.

Ah ! ah ! (*Il passe devant eux et les examine les uns après les autres.*) Ma foi, le tour est gai.

M. DE MURET.

Lequel, monseigneur, faut-il que je consigne ?

M. LE DUC.

D'où vient, messieurs, que vous osez paraître devant moi sans aiguillettes.

AUGUSTE, *cherchant*.

Sans aiguillettes ! ô mon Dieu !

EUGÈNE, *de même*.

Comment se fait-il ?

AIR : *Ballet des Pierrots.*

O ciel ! qu'est-elle devenue !

AUGUSTE.

J'ai beau rêver , j'ai beau songer.

EUGÈNE.

An moulin l'aurais-je perdue ?

AUGUSTE.

L'aurais-je laissée au verger ?

AUGUSTE.

Ou quelque loi l'a supprimée  
Tandis que nous avons dormi.

VICTOR.

Ou bien le tailleur de l'armée,  
La nuit a passé par ici.

LE DUC.

Ah ! messieurs les plaisans , il y a parmi vous un  
espègle qui croit se jouer impunément de moi ; mais  
il se trompe. Si , dans une heure, vous ne reparaissez  
pas avec la marque d'honneur que je vous ai accordée,  
vous êtes tous cassés. Comte de Muret , j'entre chez  
ces dames : que tout soit prêt pour notre départ.

M. DE MURET.

Oui , monseigneur.

VICTOR , à *M. de Muret.*

Ah ! monsieur le comte , vous qui êtes si bon...

M. DE MURET.

Oui , messieurs.

VICTOR.

Daignez intercéder pour nous.

M. DE MURET.

Monseigneur, ne peut-on savoir le motif d'une rigueur?...

LE DUC.

Ah ! par exemple ! comte de Muret, vous avez de l'esprit ?

M. DE MURET.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien ! ne m'en demandez pas davantage.

(*Il entre chez les dames.*)

## SCÈNE X.

LES PAGES, M. DE MURET.

M. DE MURET, *en sortant.*

Messieurs, j'ai fait ce j'ai pu ; monseigneur ne veut pas que j'en fasse davantage. (*Il sort.*)

LES PAGES, *en chœur.*

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

L'étrange accident que voilà,

La, la.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Qui nous expliquera cela,

La, la ?

VICTOR, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

AUGUSTE.

Quoi ! tu ris ?

VICTOR.

Oui , mes amis ; c'est moi qui suis votre voleur.

EUGÈNE.

Toi ?

VICTOR.

AIR : *V'là c'que c'est qu'd'avoir un cœur.*

J'aime une belle-avec ardeur ;  
V'là c'que c'est qu'd'avoir un cœur.  
Pour m'approcher de sa retraite ,  
Tandis qu'en cachette ,  
Là-haut je la guette ,  
Je suis surpris par Monseigneur ;  
Voilà c'que c'est qu'd'avoir un cœur.

EUGÈNE.

Eh bien !

VICTOR.

Je fais soudain ; mais quel malheur !  
V'là c'que c'est qu'd'avoir un cœur.  
Monseigneur , qu'étonne ma fuite ,  
Me poursuit au gîte ;  
Mon cœur qui palpite ;  
Du mal lui révèle l'auteur ;  
Voilà c'que c'est qu'd'avoir un cœur.

Pour me reconnaître ce matin , il m'a enlevé mon aiguillette , et je n'ai trouvé d'autre moyen de tromper son espérance qu'en enlevant la vôtre.

LES PAGES.

Tu as bien fait.

AUGUSTE.

C'est un tour charmant !

EUGÈNE.

Oh ! que je voudrais l'avoir trouvé !

SCÈNE IX.

LES PAGES, *sous la tente*, LE DUC DE VENDOME, M. DE MURET, etc.

LE DUC, *à part*, à Muret.

Comte de Muret, faites venir mes Pages; remarquez celui qui sera sans aiguillettes : vous l'emmenerez dans votre tente où vous le consignerez.

M. DE MURET.

Oui, monseigneur. Les pages de son altesse ?

VICTOR, *se levant*.

Eh ! camarades.

LES PAGES.

(*Ils se réveillent, se placent tous devant leur tente.*)

Nous voici à vos ordres, mon général.

LE DUC, *étonné*.

Ah ! ah ! (*Il passe devant eux et les examine les uns après les autres.*) Ma foi, le tour est gai.

M. DE MURET.

Lequel, monseigneur, faut-il que je consigne ?

M. LE DUC.

D'où vient, messieurs, que vous osez paraître devant moi sans aiguillettes.

AUGUSTE, *cherchant*.

Sans aiguillettes ! ô mon Dieu !

EUGÈNE, *de même*.

Comment se fait-il ?



VICTOR.

Quoi ! vous exigez ?

EUGÈNE.

Eh ! oui , sans doute.

AIR : *du Vaudeville des Vélocifères.*

Faut-il donc se récrier  
Pour un aussi faible service ?  
Des Pages se font-ils prier ,  
Quand il s'agit d'un bon office ?  
Mon cher , qui connaît bien nos goûts  
Et notre amitié peu commune,  
Sait que des hommes tels que nous  
Obligent plutôt deux fois qu'une.

VICTOR.

Messieurs , je reconnais là l'esprit du corps , et j'en fais tout autant lorsque l'occasion se présente. — Mais soyez tranquilles : j'attends ici monseigneur. Invoquons ensemble le Dieu des pages , celui de la malice , pour qu'il me suggère quelque heureux expédient.

LES PAGES.

Oui , messieurs invoquons.

TOUS.

AIR : *Vaudeville du Meléagre Champenois.*

Dieu des bons tours , toi qu'à tant de titres  
Nous adorons , prête-nous ton secours.  
Plus ne s'agit de casser des vitres ,  
Ni de servir de volages amours.

VICTOR.

Tout doucement il faut attendrir l'ame  
D'un grand héros qui n'est pas né plaisant.

AUGUSTE.

Inspire-lui l'adresse d'une femme.

EUGÈNE.

Ou la candeur d'un rusé courtisan.

TOUS.

Dieu des bons tours, protecteur des Pages,  
Si tu ne viens combattre ici pour nous,  
Oh ! c'en est fait, nous devenons sages,  
Et la raison va gagner tous les fous.

VICTOR.

Allez, mes amis, j'espère vous porter bientôt  
d'heureuses nouvelles. *(Les pages sortent.)*

## SCÈNE XI.

VICTOR, *seul.*

Reparaître dans une heure avec mon aiguillette,  
ou bien être cassé... Ma foi, je crois que l'esprit  
agit... Oui, monseigneur peut venir quand il vou-  
dra, je le tiens.

## SCÈNE XII.

LE DUC, VICTOR.

LE DUC, *à part, sortant de chez madame de  
Saint-Ange.*

Madame de Saint-Ange ne sait rien : nous ver-  
rons bientôt si Elise en sait davantage — Ah ! vous  
voilà, monsieur.

VICTOR.

Oui, monseigneur.

LE DUC, à part.

J'ai toujours regardé ce jeune page comme le plus simple et le plus naïf de sa compagnie; s'il est instruit, j'apprendrai quelque chose. Que fais-tu donc là, Victor?

VICTOR.

Monseigneur, j'attendais votre altesse, pour avoir l'honneur de lui parler.

LE DUC, à part.

Il est instruit. (*Haut.*) Eh bien! approche qu'as-tu à me dire?

VICTOR.

Monseigneur, ce que votre altesse a dit ce matin d'un de ses pages, annonce que quelqu'un de nous a mérité votre colère.

LE DUC.

Oui, sans doute.

VICTOR.

Et qu'il ne peut espérer d'obtenir son pardon?

LE DUC.

Jamais.

VICTOR.

C'est un grand malheur.

LE DUC.

C'est une justice. Qui ne sait point être rigoureux, quand il le faut, ne mérite pas l'honneur de commander.

AIR : de M. Guillaume.

Un esprit ferme, une vertu sévère,

Sont le soutien des États et des Rois .  
Sans cette force tutélaire ,  
Que deviendraient partout les lois ?

VICTOR.

Oh ! monseigneur , vous avez bien raison , car  
sans cela....

Les lois ne sont qu'une barrière vaine  
Que les hommes franchissent tous ;  
Car par-dessus les grands passent sans peine ,  
Les petits par-dessous.

LE DUC.

Ah ! ah ! tu es plus gai que je ne pensais : au fait.

VICTOR.

Monseigneur , je viens implorer vos bontés.

LE DUC.

Et pour qui ?

VICTOR.

Vous avez plus d'une fois daigné remarquer la  
bonne conduite de mon frère...

LE DUC.

Eh bien !

VICTOR.

Il n'aspire qu'à l'honneur d'être attaché de plus  
près à votre auguste personne ; et puisqu'un de vos  
pages doit être privé du bonheur de vous servir ,  
j'ose réclamer sa place pour mon frère ; depuis long-  
temps vous la lui avez promise.

LE DUC.

C'est vrai : l'amitié que je porte à ta famille pourra  
me décider.

VICTOR..

Si mon frère était assez heureux pour que votre altesse daignât se décider tout de suite.

LE DUC.

Eh bien , je n'y vois pas d'obstacle.

VICTOR , *avec joie.*

Ah ! monseigneur.

LE DUC.

Tu peux l'assurer de ma bienveillance.

VICTOR , *à part.*

Diantre, ce n'est pas de la bienveillance qu'il me faut. — (*Haut.*) Il ne m'en croira pas, monseigneur : et dans l'excès de sa joie il doutera de sa félicité... Mais si je lui offrais quelque preuve..

LE DUC.

Ah ! ah !

VICTOR.

Si votre altesse daignait me confier la marque d'honneur qui distingue ses pages.

LE DUC , *à part.*

C'est cela. — Tu irais la lui porter sur-le-champ ?

VICTOR , *transporté.*

Ah ! monseigneur, je ferais un heureux mortel.

LE DUC.

Vous êtes le coupable.

VICTOR.

Moi, monseigneur ?

LE DUC.

**Vous-même : vous me demandez votre aiguillette pour reparaitre tout-à-l'heure devant moi.**

VICTOR.

**Ah ! monseigneur, aurais-je osé me permettre une ruse aussi hardie. (*Tirant de sa poche son aiguillette.*) Voilà le signe honorable dont vous m'avez décoré.**

LE DUC.

**Eh quoi ? vous vous étiez dépouillé volontairement ?**

VICTOR.

**Pour sauver un malheureux.**

LE DUC.

**Tu connais donc le coupable ?**

VICTOR.

**Oui, monseigneur.**

LE DUC.

**Eh bien, Victor.**

**AIR : *Des femmes, plus d'un censeur.***

**A l'instant même, tu peux  
Voir remplir ton espérance.**

**(*Lui montrant l'aiguillette qu'il lui a prise.*)**

**Voici l'objet de tes vœux ;  
Mérite ma bienveillance.  
Tantôt je fus offensé ;  
Nomme-moi le téméraire,  
Ton frère est soudain placé.**

**VICTOR, *s'en allant.***

**Je vais consoler mon frère.**

LE DUC.

Quoi ! tu me résistes ?

VICTOR.

En vérité, monseigneur, je ne puis pas mieux faire.

LE DUC.

Lorsque je t'ordonne de parler ?

VICTOR.

Je suis Français : l'honneur d'une belle, l'amitié que je porte au coupable.... les égards que je lui dois me commandent de me taire.

AIR : *Fanfare de St-Cloud.*

Faut-il, dans trente batailles,  
Pour vous exposer mes jours ?  
Faut-il forcer des murailles ?  
Ordonnez ; soudain j'y cours.  
Un guerrier brave et sensible,  
Formé par votre grand cœur,  
Ne connaît rien d'impossible,  
Que de manquer à l'honneur.

LE DUC.

Bien, jeune homme, je t'estimerai moins si tu m'avais obéi. — Porte cette décoration à ton frère. (*Il lui remet son aiguillette.*)

(*Elise sort de chez elle.*)

J'aperçois quelqu'un qui m'en apprendra peut-être plus que je n'en veux savoir.

VICTOR.

Ah ! monseigneur, permettez du moins que je vous remercie.

AIR : *Vaud. de Figaro.*

De vos bontés j'ai le signe ,  
Et mon cœur en est confus.

LE DUC.

Sois-en toujours digne ,  
Quelque jour j'en ferai plus.

VICTOR.

Ah ! mon Prince.

Grâce à la faveur insigne  
Que de vous ici j'obtiens ,  
Il ne me manque plus rien.

(*En sortant , il montre à Elise son aiguillette.*)

SCÈNE XIII.

ELISE , LE DUC.

ÉLISE , à part.

Et moi je ne crains plus.

LE DUC , à part.

Je tremble de l'interroger , elle va tout me dire.  
— Ménageons du moins sa délicatesse.

ÉLISE , à part.

Ne nous trahissons pas.

LE DUC.

Chère Elise , je suis enchanté de trouver l'occasion de vous entretenir un moment sans témoins.

ÉLISE.

Monseigneur , je savais votre altesse en ces lieux.

LE DUC.

Depuis que je vous ai quittée , hier soir , n'avez-vous rien appris ?



ÉLISE.

Pardonnez-moi, monseigneur.

LE DUC, *à part.*

Nous y voilà.

ÉLISE.

Ma tante m'a raconté ce matin tous les détails de votre glorieuse campagne contre les alliés.

LE DUC.

C'est fort bien de la part de votre tante ; mais vous, cette nuit, n'avez-vous rien observé d'extraordinaire ?

ÉLISE.

Pardonnez-moi, monseigneur, sachant que vous deviez aujourd'hui poursuivre votre glorieuse toire sur les alliés, j'observais si le temps vous serait favorable.

LE DUC.

C'est fort honnête de votre part ; mais, tandis que vous observiez, n'avez-vous pas vu ?...

ÉLISE.

Pardonnez-moi, monseigneur, j'ai vu se former une espèce d'orage dont j'ai redouté les suites, mais qui paraît entièrement dissipé, et les alliés....

LE DUC.

Eh ! mon enfant, il n'est question d'alliés, ni d'orage. N'avez-vous pas chanté cette nuit ?

ÉLISE.

Pardonnez-moi, monseigneur.

LE DUC , à part.

Ah!

ÉLISE.

C'est un plaisir auquel je me livre , quand une circonstance favorable a disposé mon âme à la gaité.

LE DUC.

Et quelle est , je vous prie , la circonstance favorable ?

ÉLISE.

Votre victoire sur les alliés...

LE DUC , s'emportant.

Ah ! c'en est trop : je ne saurai rien.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Il existe une autre alliance  
Qu'ici , malgré vous , j'aperçois ;  
L'amour , la ruse et l'imprudence  
Veulent se liguier contre moi.  
Mais leur trame est mal combinée ,  
Vainement vous vous y fiez ,  
Je vous préviens que cette année ,  
On traite mal les alliés.

Holà , mes Pages ;

#### SCÈNE XIV.

ÉLISE , LE DUC , LES PAGES , M. DE MURET ,  
Mad. DE SAINT-ANGE.

Mad. DE SAINT-ANGE , sortant de chez elle.

Me voici , monseigneur.

LE DUC , étonné.

Eh ! madame ! — Mes Pages ?

M. DE MURET.

Monseigneur, ils attendaient le moment de se présenter devant vous.

LES PAGES *se mettent en ligne.*

Général, nous voici à vos ordres.

LE DUC, *les examinant.*

Quoi ! tous décorés !

AUGUSTE.

Vous l'aviez ordonné.

LE DUC, *avec humeur..*

Vous avez bientôt retrouvé ce que vous aviez perdu !

AUGUSTE.

Ah ! monseigneur, une aiguillette se retrouve aisément ; il n'en est pas ainsi de bien des choses.

AIR : *Lon, lan, la, landerirette.*

Par mégarde, une fillette  
Perd son cœur. Quel embarras !  
Elle gémit, s'inquiète,  
Cherche et revient sur ses pas :  
Oui ; mais le cœur d'une fillette,  
Hélas ! ne se retrouve pas.

LE DUC.

Messieurs....

EUGÈNE.

( *Même air.* )

Maint traitant, par sa dépense,  
Perd son crédit ici bas ;  
Pour rétablir sa finance,  
Il porte partout ses pas ;  
Mais, sans argent, la confiance  
Chez nous ne se retrouve pas.

VICTOR.

Dupes d'une vaine lutte ,  
Par vous, cinq rois bien battus ,  
En vain , après leur culbute ,  
Cherchent leurs soldats vaincus :  
Une armée, aux Français en butte ,  
Bientôt ne se retrouve plus.

LE DUC.

Cessez d'inutiles discours. (*Saisissant fortement Victor par le bras.*) Votre frère, monsieur ?

VICTOR.

Vous le voyez, monseigneur.

LE DUC.

Où donc ?

VICTOR.

Dans chacun de mes camarades.

LE DUC.

Qu'est-ce à dire ?

VICTOR.

AIR : *Vaud. des Amans sans amour.*

Entre nous, la gloire est commune ;  
Le danger est commun à tous.  
Chacun, riant de la fortune,  
Trouve un frère en chacun de nous.  
Il faut bien que des cœurs sincères  
Mettent ce beau titre en renom :  
Hélas ! on a vu tant de frères  
Qui ne l'étaient que par le nom.

LE DUC, *à part.*

Oh ! malice infernale ! — Moi, qui ai vingt fois su

celui d'un page! — Dissimulons. (*Haut.*) Je suis enchanté, messieurs, de voir parmi vous cette aimable union.

TOUS.

AIR du vaudeville d'*Arlequin Musard.*

Ah ! c'est qu'elle est franche et sincère,  
Rien ne peut rompre un tel accord.

AUGUSTE.

En tout projet, en toute affaire,  
Amis à la vie, à la mort.

(*Il se donnent tous la main.*)

EUGÈNE.

Quand l'un a trop, il le partage :  
N'a-t-il rien, nous lui donnons tous.

VICTOR.

Monseigneur, si vous étiez Page,  
Nous en ferions autant pour vous.

MAD. DE SAINT-ANGE.

Qu'ils sont aimables !

LE DUC.

Apprenez donc que ma curiosité ne doit vous inspirer aucune crainte. J'ai pénétré le cœur de mademoiselle de St.-Ange.

ÉLISE.

O ciel ! que va-t-il dire ?

LE DUC.

Et j'ai découvert qu'elle aimait l'un de vous.

M. DE MURET.

Mais monseigneur...

LE DUC, à *Muret*.

Taisez-vous.

M. DE MURET.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Enfin, je n'ai cherché à connaître celui que j'ai surpris cette nuit hors de cette tente, que pour assurer son bonheur.

LES PAGES, avec joie.

Ma foi, Victor, tu n'as plus rien à désirer.

VICTOR, se jetant aux pieds du Duc.

Non, monseigneur.

LE DUC, en colère.

Ah! serpent, c'est donc toi!

(Victor se relève et s'éloigne précipitamment.)

ÉLISE.

Ah! monseigneur, vous qui parliez si bien tout-à-l'heure.

LE DUC.

Vous l'entendez, comte de Muret.

M. DE MURET.

Je crois que oui, monseigneur.

## SCÈNE XV.

### • LES MÊMES, MARIMON.

MARIMON, *précédé par une fanfare.*

Victoire, mon général, victoire ! l'ennemi est débarrassé ; il fuit de toutes parts, et la Castille est libre.

AIR : *Vaudeville de Florian.*

D'abord, j'ai sommé l'ennemi,  
Pour l'informer de mon voyage ;  
Il ne dit rien ; je marche à lui,  
Pour me conformer à l'usage.  
L'Anglais alors s'est défendu  
Pour la règle et l'exactitude ;  
Et mes grenadiers l'ont battu,  
Pour n'en pas perdre l'habitude.

LE DUC, *à Marimon.*

J'en étais sûr. — Mais parbleu, monsieur, je vous forcerai enfin de recevoir une récompense.

MARIMON.

Je vous en défie, monseigneur.

LE DUC.

Tu m'en défies ? — Eh bien ! apprends qu'en ton absence ton fils a bravé les lois militaires : il a compromis la réputation d'une jeune personne dont l'honneur m'est confié ; il s'est joué de ma bonté par un mensonge inexcusable ; il a mérité d'être cassé et pour jamais éloigné de ma présence : je t'offre sa grâce.

MARIMON.

Je n'en veux pas ; puisque mon fils est coupable, il doit être puni.

LE DUC.

Comment tu refuses la grâce de ton fils ?

MARIMON.

C'est mon devoir.

victor, s'approchant.

Eh bien ! monseigneur, moi je ne suis pas aussi difficile que mon père, je l'accepte.

LE DUC, regardant un moment.

Je te l'accorde.

LES PAGES.

Vive monseigneur !

VICTOR.

Oui, vive monseigneur, le descendant de Henri IV.

AIR : *Vive Henri-Quatre.*

De sa clémence,  
Qui pourrait s'étonner ?  
Dès son enfance,  
D'un Roi qui sut régner,  
Il apprit d'avance  
A vaincre et pardonner.

LE DUC.

C'est fort bien, messieurs, mais n'y revenez pas.  
— Madame de St.-Ange, la fuite de l'ennemi laisse vos possessions en liberté, il faut marier ces enfants-là ; je me charge de leur bonheur.

TOUS, s'inclinant.

Ah ! mon prince !



Ce n'est pas pour vous ce que j'en fais, monsieur.

MARIMON.

Aussi je vous laisse faire.

LE DUC.

Quant à vous, comte de Muret, veillez à l'avenir à ce que la demeure de votre belle ne soit pas trop voisine de celle d'un page.

M. DE MURET,

Oui, monseigneur; cependant...

*VAUDEVILLE.*

*AIR : L'amour a gagné sa cause.*

J'ai tort d'avoir sacrifié  
A ce Page ma douce flamme.  
Autrefois je fus marié,  
Certain voisin lorgna ma femme;  
Il lui déclara son ardeur,  
Je lui fis un discours fort sage....

LE DUC.

Et vous futes....

M. DE MURET, *saluant.*

Oui, monseigneur,  
Qu'aurait fait de plus un Page?

EUGÈNE.

Belles, qui voulez nous charmer  
Et régner sur des cœurs fidèles,  
Songez que pour se faire aimer,  
Il ne suffit pas d'être belles.  
La beauté, parure d'un jour,  
Du cœur n'obtient pas les hommages?

C'est une reine à qui l'Amour  
Vent voir les Grâces pour Pages.

AUGUSTE.

A traint usurier, nos bons tours  
De temps en temps en font accroire,  
Mais, grâce à l'esprit de nos jours,  
On renchérit sur notre gloire.  
Aux frais d'autrui, pour s'égayer,  
Pour emprunter, faire tapage,  
Surtout pour ne jamais payer,  
A-t-on besoin d'être Page?

VICTOR, *au Public.*

On voit bien des rois exigeans :  
Momus est un roi moins sévère ;  
Pour le plaisir qu'il donne aux gens,  
Un faible tribut sait lui plaire.  
Des grands officiers de sa cour,  
Il consent à payer les gages,  
Et ne vous demande en ce jour,  
Que d'entretenir ses Pages.

FIN.